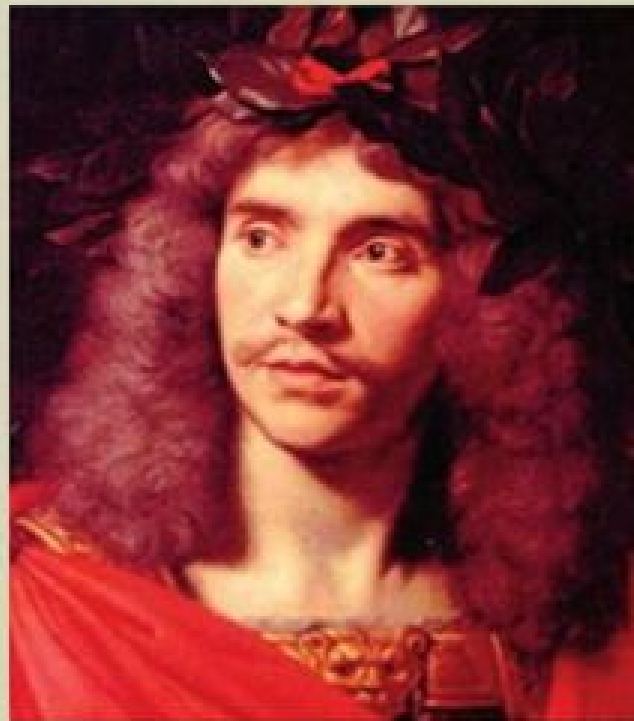


Molière



Œuvres Complètes

Arvensa Editions

ARVENSA ÉDITIONS

Plate-forme de référence des éditions numériques des oeuvres classiques
en langue française



Retrouvez toutes nos publications, actualités et offres privilégiées sur notre
site Internet :

www.arvensa.com

©Tous droits réservés Arvensa® Éditions

ISBN EPUB: 9782368410073

ISBN PDF: 9782368410325

NOTES DE L'ÉDITEUR

L'objectif des éditions Arvensa est de vous faire connaître les oeuvres des grands auteurs de la littérature classique en langue française à un prix abordable, tout en vous fournissant la meilleure expérience de lecture sur votre liseuse.

Nos titres sont ainsi relus, corrigés et mis en forme spécifiquement. Cependant, si malgré tout le soin que nous avons apporté à cette édition, vous notiez quelques erreurs, nous vous serions très reconnaissants de nous les signaler en écrivant à notre Service Qualité :

servicequalite@arvensa.com

Pour toutes autres demandes, contactez :

editions@arvensa.com

Nos publications sont régulièrement enrichies et mises à jour. Pour être informé de nos actualités et des dernières mises à jour de cette édition, nous vous invitons à vous inscrire sur notre site :

www.arvensa.com

Nous remercions aussi tous nos lecteurs qui manifestent leur enthousiasme en l'exprimant à travers leurs commentaires.

Nous vous souhaitons une bonne lecture.

[Arvensa Editions](#)

LISTE DES TITRES



AVERTISSEMENT : Vous êtes en train de parcourir un extrait de cette édition. Seuls les premiers liens de cette liste des titres sont donc fonctionnels.

[ARVENSA ÉDITIONS](#)

[NOTE DE L'ÉDITEUR](#)

[AVERTISSEMENT](#)

[INTRODUCTION](#)

COMÉDIES ET BALLETS

[LE MÉDECIN VOLANT](#)

[LES FÂCHEUX](#)

[L'ÉTOURDI OU LES CONTRETEMPS](#)

[LE DÉPIT AMOUREUX](#)

[LES PRÉCIEUSES RIDICULES](#)

[DON GARCIE DE NAVARRE OU LE PRINCE JALOUX](#)

[LA JALOUSIE DU BARBOUILLÉ](#)

[SGANARELLE OU LE COCU IMAGINAIRE](#)

[L'ÉCOLE DES MARIS](#)

[L'ÉCOLE DES FEMMES](#)

[LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES](#)

[DON JUAN OU LE FESTIN DE PIERRE](#)

[L'IMPROMPTU DE VERSAILLES](#)

[LA PRINCESSE D'ÉLIDE OU LES PLAISIRS DE L'ÎLE ENCHANTÉE](#)

[LE MARIAGE FORCÉ](#)

[LE MARIAGE FORCÉ– BALLETS DU ROI](#)

[L'AMOUR MÉDECIN](#)

[LE MÉDECIN MALGRÉ LUI](#)

[LE MISANTHROPE](#)

[MÉLICERTE](#)
[LE TARTUFFE OU L'IMPOSTEUR](#)
[LE SICILIEN OU L'AMOUR PEINTRE](#)
[PASTORALE COMIQUE](#)
[AMPHITRYON](#)
[GEORGE DANDIN OU LE MARI CONFONDU](#)
[L'AVARE](#)
[MONSIEUR DE POURCEAUGNAC](#)
[LE BOURGEOIS GENTILHOMME](#)
[LES AMANTS MAGNIFIQUES](#)
[LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS](#)
[LES FOURBERIES DE SCAPIN](#)
[PSYCHÉ](#)
[LES FEMMES SAVANTES](#)
[LE MALADE IMAGINAIRE](#)

POÉSIES

[REMERCIEMENT AU ROI](#)
[STANCES](#)
[VERS](#)
[BOUITS RIMÉS](#)
[AU ROI](#)
[SONNET](#)
[LA GLOIRE DU DOME DU VAL-DE-GRÂCE](#)

ANNEXES

[BIOGRAPHIE DE MOLIÈRE](#)
[MOLIÈRE : L'HOMME ET LE COMÉDIEN](#)
[LES DERNIÈRES ANNÉES DE MOLIÈRE](#)
[CITATIONS DE MOLIÈRE](#)



MOLIÈRE : ŒUVRES COMPLÈTES ET ANNEXES

45 titres (Annotés et illustrés)

Acheter l'intégralité du livre :



Beys ~~de~~ b. de L...
Jean Baptiste Popu...
Bonnesfant d...
m. de L...
général de l'armée
Marschal de France
Francoise Loguillon



[1]



AVERTISSEMENT

Les notes de bas de pages, analytiques et critiques, qui enrichissent les pièces de théâtre qui vont suivre sont extraites des *Oeuvres complètes de J-B. Poquelin, Molière, Nouvelle Édition, de M. Philarète Chasle, professeur au Collège de France. Édition Calmann Lévy frères, 1888.*

Molière : Oeuvres complètes

[Retour à la liste des titres](#)

INTRODUCTION

DE PHILARÈTE CHASLES DANS



Molière par Mignard^[2]

« Quel est le plus grand des écrivains de mon règne ? demandait Louis XIV à Boileau. — Sire, c'est Molière. »

Non-seulement Despréaux ne se trompait pas, mais de tous les écrivains que la France a produits, sans excepter Voltaire lui-même, imprégné de l'esprit anglais par son séjour à Londres, c'est incontestablement Molière ou Poquelin qui reproduit avec l'exactitude la plus vive et la plus complète le fond du génie français.

En raison de cette identité de son génie avec le nôtre, il exerça sur l'époque subséquente, sur le dix-huitième siècle, sur l'époque même où nous écrivons, la plus active, la plus redoutable influence. Tout ce qu'il a voulu détruire est en ruine. Les types qu'il a créés ne peuvent mourir. Le sens de la vie pratique, qu'il a recommandé d'après Gassendi, a fini par l'emporter sur les idées qui imposaient à la société française. Il n'y a pas de superstition qu'il n'ait attaqué, pas de crédulité qu'il n'ait saisie corps à corps pour la terrasser, pas de formule qu'il ne se soit efforcé de détruire. A-t-il, comme l'exprime si bien Swift, *déchiré l'étoffe avec la doublure* ? l'histoire le dira. Ce qui est certain, c'est que l'élève de Lucrèce, le protégé

de Louis XIV, poursuivait un but déterminé vers lequel il a marché d'un pas ferme, obstiné, tantôt foulant aux pieds les obstacles, tantôt les tournant avec adresse. Le sujet de *Tartuffe* est dans Lucrèce ; à Lucrèce appartient ce vers, véritable devise de Molière :

Et religionis... nodos solvere curo.^[3]

La puissance de Molière sur les esprits a été telle, qu'une légende inexacte, calomnieuse de son vivant, romanesque après sa mort, s'est formée autour de cette gloire populaire. Il est un mythe comme Jules César et Apollon.

Dates, événements, réalités, souvenirs, sont venus se confondre dans un inextricable chaos où la figure de Molière a disparu. Tous les vices jusqu'à l'ivrognerie, jusqu'à l'inceste et au vol, lui furent imputés de son vivant. Les vertus les plus éthérées lui furent attribuées par les prêtres de son culte. Homme d'action, sans cesse en face du public, du roi ou de sa troupe, occupé de son gouvernement et de la création de ses oeuvres, il n'a laissé aucune trace de sa propre vie, aucun document biographique, à peine une lettre. Les pamphlets pour et contre lui composaient déjà une bibliothèque, lorsqu'un écouteur aux portes, nommé Grimarest, collecteur d'anas, aimant l'exagération des récits et incapable de critique, prétendit, trente-deux ans après la mort du comédien populaire, raconter et expliquer sa vie. Vers la même époque, une comédienne, à ce que l'on croit du moins, forcée de se réfugier en Hollande, jetait dans un libelle les souvenirs de coulisse qu'elle avait pu recueillir sur l'intérieur du ménage de Molière et de sa femme. Enfin quelques détails authentiques, semés dans l'édition de ses oeuvres publiée par Lagrange en 1682, complètent l'ensemble des documents contemporains qui ont servi de base à cette légende de Molière, excellente à consulter, mais qu'il est bon de soumettre à l'examen le plus scrupuleux.

Essayons d'en extraire le petit nombre de faits dont la biographie de Molière doit se composer désormais et qui, grâce au zèle et à la curiosité infatigable d'une armée de scoliastes et de critiques, ne peuvent plus être contestés

Les ancêtres de Molière étaient Écossais. Ses auteurs remontaient à des *Pawklyn* d'Écosse, soldats ou archers de Charles VIII, et dont les descendants étaient devenus bourgeois de Paris, puis tapissiers du roi de père en fils. Ce nom, *Pawklyn*, qui se retrouve intégralement dans une pièce authentique citée par M. Taschereau, répugnant à l'orthographe

française et latine, se transforma tour à tour et par une métamorphose naturelle en Pauquelin, Poclain, Poclin, Pocguelin, Poguelin, Pocquelin et Poquelin. C'est sous cette dernière forme que nous apparaissent le père et le grand-père de Molière. Ajoutons, sans vouloir attacher aucune superstition philologique à ce fait singulier, que des racines teutoniques du mot *Pawklyn* ou Poquelin, l'une, *lyn*, ou *lein*, indique la grâce ou l'élégance au moyen du diminutif : l'autre, *Pawky*, la sagacité populaire et la pénétration ingénieuse. Dans ce sens, Allan Ramsay et Robert Burns l'emploient souvent.

Au coin de la rue des Vieilles-Étuves et de la rue Saint-Honoré, près le cimetière des Saints-Innocents, non loin des piliers des Halles on voyait, au commencement du dix-huitième siècle, une maison à pignons antiques, habitée de père en fils par de riches tapissiers du roi et remarquable par son enseigne, par les sculptures qui l'ornaient autant que par son achalandage. Une troupe de singes grimpe un pommier et se jetant des pommes avait été taillée dans la pierre ; de là les mots brodés sur une espèce de tente ou de pavillon suspendu au-dessus de la boutique, mots dont l'orthographe inexacte ne choquait alors personne :

AV PAVILLON DES SINGES

C'était la demeure des Poquelin, qui tenaient rang honorable dans la bourgeoisie ; car la charge de tapissier du roi était déjà dans la famille, et l'enfant Poquelin, né et baptisé le 15 janvier 1622, sous les noms de Jean-Baptiste, avait neuf ans lorsque la même charge fut transmise à son père Jean Poquelin, et quinze ans lorsqu'on lui en fit obtenir la survivance.

Jean Baptiste fit ses classes comme externe à Paris au collège de Clermont, chez les jésuites, qui, depuis la fin du seizième siècle, dirigeaient l'éducation française ; admirables humanistes, habiles à aiguïser les facultés de l'esprit, mais qui, s'écartant du sens chrétien de la grâce tel que la sévérité des jansénistes l'enseignait, favorisèrent les belles-lettres et les formules brillantes de l'intelligence, et pétrirent de leurs propres mains Molière, Fontenelle, Voltaire. Ses condisciples, Bernier, Hesnault, Cyrano de Bergerac, Chapelle, le prince de Conti, allèrent, de l'aveu de leurs parents, leur cours d'humanités terminé, écouter les leçons de ce savant et prudent Gassend, surnommé Gassendi, qui transmettait la libre pensée de la Renaissance au monde nouveau du dix-septième siècle. Gassend eût été brûlé ou tout au moins exilé, s'il n'avait pas écrit en latin et prévenu les dangers par l'aménité de son commerce et la réserve de sa conduite. Nul

n'avait plus grande horreur de la routine que cet observateur à la fois sagace et hardi, qui complétait la découverte de Harvey, apercevait dans le ciel cinq nouveaux satellites de Jupiter, riait des scolastiques et de leurs raisonnements sur le vide, et poursuivait de son ironie ceux qui ne voyaient aucun salut hors de la formule aristotélique. Sous la direction de Gassendi, le fils du tapissier se mit à traduire en vers français, comme premier essai de son talent énergique, le beau poème matérialiste du romain Lucrèce. Gassendi lui communiqua sa persévérante haine pour le mensonge et pour la servilité de la pensée toujours séduite par la tradition ou la mode. Les causeries de Gassendi, qui n'ont pas laissé de trace, ont déterminé la voie philosophique suivie par Molière : « L'heureux temps, écrit le malin et doux philosophe à l'un de ses amis (toujours en latin), que celui où, les envieux étant absents, ne craignant pas les espions, nous livrant sans crainte à la recherche du vrai, nous pouvions philosopher à notre gré et rire à notre aise de la *comédie* que joue le monde entier ! » Pour ce chef d'école si modéré et si habile, rire et philosopher, c'était même chose. Molière prit au sérieux les enseignements de Gassendi ; son théâtre n'en est que le développement.



Le tréteau de Tabarin^[4]

Sa famille avait fondé sur lui de grandes espérances ; il alla étudier le droit à Orléans, et il paraît prouvé qu'il se fit recevoir avocat. En 1645, date précise (comme le dit très-bien M. Louandre), le brillant élève du collège de Clermont se détacha tout à coup de sa famille ; pourquoi ? aucun fait et aucun renseignement positif ne l'attestent. Le goût de la comédie et des représentations scéniques, émané de l'Italie, s'était emparé des esprits. La folie des théâtres succédait à la manie des Académies. Le *noble métier* d'acteur et d'auteur, — et les deux professions se confondaient. — attirait les jeunes âmes, enivrées du succès du *Cid*, joué en 1632. « À présent, dit Corneille dans *l'Illusion* :

... *Le théâtre*

Est dans un lieu si haut, que chacun l'idolâtre. »

Pas de jeune gentilhomme qui ne fût fier de jouer la comédie et de bien « pousser une passion. « Le roi, en 1641, venait de déclarer par ordonnance que *l'état de comédien ne peut être désormais imputé à blâme et préjudiciable à la réputation des comédiens dans le commerce public*. De nombreuses colonies dramatiques se répandaient à travers la France et l'Europe. Ravis de divertir les autres pour s'amuser eux-mêmes, fils de familles, jeunes artistes, poètes en herbe, accompagnés de leurs belles, allaient chercher fortune. Le même phénomène s'était manifesté en Espagne du temps de Lope, en Angleterre à l'époque de Shakespeare, surtout en Italie à la fondation des académies, qui créèrent chacune leur théâtre ; autant de troupes de théâtre que d'académies, autant d'académies que de hameaux. Les *Mémoires* de Tristan, ceux de Cosnac, surtout le *Roman comique* de Scarron et le *Viage entretenide* (Voyage amusant) de Rojas décrivent plaisamment cette vie nomade, celle de Molière comme de Salvator Rosa, qui peignait pour son théâtre ses propres décorations, récitait des odes et des satires habillé en Scaramouche et soutenait en Italie la dernière gloire de la « Comédie de l'art. »

Emporté par le mouvement général, Molière ne fut pas plus bohémien que son époque ; mais il fut bohémien de génie ; réunissant un petit nombre d'enfants de famille qu'il qualifia d'*Illustre théâtre*, il planta ses tréteaux d'abord à la porte de Nesle, où se trouva maintenant un des pavillons du palais de l'Institut, puis au port Saint-Paul, c'est-à-dire en plein vent, en face de l'Hôtel de Ville, enfin au Jeu de Paume de la Croix-Blanche, au carrefour de Buci, dans un lieu couvert.



Le Palais de l'Institut.



Le jeu de Paume de la Croix Blanche^[5]

Pourquoi donner ce titre d'*illustre* au petit groupe nomade dont il était directeur ? Et quel est le sens de ce baptême nouveau (Molière) qu'il imposa à son génie et qu'il a rendu glorieux ? C'était le théâtre éclatant par excellence qu'il voulait créer (*illustris*). Un écrivain étranger, non sans quelque apparence de raison, veut trouver dans *moliri* (faire effort, tendre vers un but) l'origine du mot Molière qu'il prit en quittant celui de Poquelin et qui avait déjà appartenu à deux romanciers obscurs. Une ambition soutenue caractérise en effet Molière ; rien de flottant, rien de livré au hasard ; il sait où il va ; pas de moyen qu'il n'emploie, pas de labeur qui l'effraye ; profondément déterminé et résolu, jamais il ne s'écarte de sa route. Gaieté, érudition, passion, tout est sacrifié à l'oeuvre unique ; jamais âme plus ardente et plus passionnée ne fut servie par un plus infatigable esprit.

Entre 1645 et 1660, les soins de Molière sont consacrés à la création de sa troupe, dont il fit quelque chose de tellement accompli, que « jamais, dit Segrais, on n'avait rien vu de tel et on ne le verra jamais. Il en était l'âme ; elle était formée de sa main ; il n'y en a jamais eu, il ne pourra jamais y en avoir de pareille^[6]. » Costumes, personnages, diction, Molière soignait tout, surveillait tout, gouvernait sa petite république avec une extrême vigilance, communiquait à chacun son activité et son énergie, et marchait à travers la France d'un pas libre et déjà triomphant. On croit que Scarron, dans le charmant personnage du comédien « le Destin, » n'a fait que reproduire l'image affaiblie du généreux Molière, favori du peuple et des siens. Sa trace se perd dans cette Odyssée lointaine et vagabonde, école de la vie dont il a tiré si grand profit ! En 1648, il apparaît à Nantes, puis à Bordeaux, où, dit-on, une médiocre tragédie de sa composition, *la Thèbaïde*, fut jouée sans succès ; à Lyon, en 1653, où sa première oeuvre sérieuse, *l'Étourdi*, fut représentée et bien accueillie ; puis à Avignon, à

Pézénas, à Narbonne ; enfin, en 1654, pendant la tenue des États présidés par le prince de Conti, à Montpellier, selon les uns ; à Béziers, selon les autres. Son ancien condisciple, le prince de Conti, personnage libre dans ses moeurs et violent dans son austérité, l'ayant invité à se rendre auprès de lui pour jouer devant les États *le Dépit amoureux*, qui eut beaucoup de succès, lui offrit, dit-on, de l'attacher à sa personne en qualité de secrétaire. Tout était intrigue et débauche autour de ce bizarre protecteur de Molière, qui n'accepta pas sa proposition et continua de courir la province. Il ne quitta le Languedoc qu'en 1657, passa le carnaval de 1638 à Grenoble, vint s'établir à Rouen, et, pendant son séjour dans cette ville, obtint, par l'entremise soit du prince de Conti, soit du duc d'Orléans, la permission de venir jouer devant la cour.

Il avait trente-six ans, un rare talent de comédien, une habileté consommée à distribuer les emplois, à pénétrer le caractère de ses acteurs, à user même de leurs défauts, à incarner leurs caractères dans ses rôles, à gouverner leurs passions et à profiter de leurs rivalités et de leurs travers ; d'ailleurs créé, pour ainsi dire, pour être le modèle et le type de l'artiste méridional, « le teint brun, les sourcils noirs et forts, dit mademoiselle Poisson, qui l'a connu, les lèvres épaisses, la bouche grande et le nez gros ; marchant gravement, l'air sérieux ; ni trop gras ni trop maigre, la taille plus grande que petite, le port noble, la jambe belle. » Il ne connaissait ni la ville ni la cour, mais seulement la province et le monde, beaucoup les anciens et les Italiens ; l'étude, l'art, l'observation, l'amour, avaient absorbé treize années de son errante jeunesse. Comme Shakespeare, il avait connu les faiblesses et les ivresses de la passion. De là ces arabesques et ces enjolivements de sa légende, surchargée d'amours légères ou sérieuses qui se croisent et se mêlent comme dans un dédale, et qui sembleraient à peine avoir dû lui laisser le temps de créer une de ses oeuvres.

Qu'il ait été forcé à Pézénas de sauter dans la rue par une fenêtre pour échapper à un mari mécontent, cela n'est pas prouvé. Mais on ne peut douter de l'étrange et dramatique situation qu'il occupait dans sa troupe nomade entre Madeleine Béjart, mademoiselle Debrie et mademoiselle Duparc ; trois déesses qui le gênaient, disait son ami Chapelle, autant que Junon, Pallas et Vénus embarrassaient Jupiter au siège d'Illion. Madeleine, impérieuse créature, fille d'un procureur au Châtelet, mariée à un sieur de Modène et devenue veuve, avait deux ans de plus que Molière ; c'était elle sans doute qui l'avait entraîné dans la vie nomade. Elle ne cessa pas,

malgré les inconstances du poète, d'exercer sur lui une influence redoutable.

Soit que le caractère peu indulgent de Madeleine eût porté Molière à chercher des distractions ailleurs ou que l'âge eût altéré la beauté de l'ancienne soubrette, Molière avait arrêté ses regards sur mademoiselle Duparc, habile danseuse, d'une beauté majestueuse et classique et qui repoussa ses hommages. Mademoiselle Debie (tel était le nom de théâtre de Catherine Leclerc, femme d'Elme Wilquin), douée d'un grand talent pour la scène et d'une beauté accomplie, se montra plus indulgente ; l'amour, chez elle, était moins une affection violente qu'une indulgente et charitable sympathie ; étrange caractère, moins rare que l'on ne pense. Auprès de mademoiselle Debie, Molière venait se consoler de ses échecs et pleurer ses faiblesses. Une enfant destinée à punir Molière de ses légèretés ou de la fougue de ses passions s'élevait à côté de ces trois femmes ; c'était la jeune soeur de Madeleine, que Molière lui-même avait instruite et presque vue naître et qui va tenir une place importante dans la vie du poète.

Cette troupe, qui passait pour la meilleure de France, arrive à Paris en 1658, conduite par son directeur Molière. Elle joue *Nicomède*, le 24 octobre de la même année, au vieux Louvre, dans la salle des Gardes, devant le roi. Il y remplissait le premier rôle, et comme, de l'aveu de tous les contemporains, ce grand homme était un acteur tragique détestable, il est probable que la conscience du peu de succès qu'il avait obtenu lui fit adresser au roi la prière de représenter devant lui « un de ces petits divertissements qui lui avaient acquis quelque réputation et dont il régalaient les provinces. » Le roi le tint pour agréable ; satisfait du Docteur amoureux, il permit à la troupe de prendre le titre de Troupe de Monsieur et de jouer sur le théâtre du Petit-Bourbon, alternativement avec les comédiens italiens.



La salle de théâtre du Palais du Cardinal de Richelieu^[7]

Ici s'arrête le long apprentissage de Molière et commence pour lui une vie nouvelle composée de trois sillons qui s'entrecroisent : — sa vie passionnée et intérieure, la plus douloureuse qui se puisse imaginer ; — sa vie d'études et de travaux, série de triomphes entremêlée de rares échecs et soutenue par la constante sympathie et l'inébranlable protection du roi ; — sa vie sociale et politique, lutte ardente et habile contre les difficultés de sa direction ou plutôt de son gouvernement, surtout contre les crédulités et les sottises humaines, qu'il aborda et terrassa sans pitié, sans ménagements, non sans adresse ; ne craignant pas de frayer sa voie et de conquérir son succès même à travers les plus légitimes appuis et les plus fortes bases de la société humaine.

Chacune de ses oeuvres est un combat ; c'est sur le champ de bataille, en relisant successivement les drames de Molière, en les le plaçant au milieu des faits et des passions qui les ont produits ou vus naître, que l'on peut apprécier la stratégie du maître, la portée de ses attaques et la valeur de sa conquête. Au travers des pièces de théâtre qui vont suivre, on verra s'établir par degrés et se développer, depuis l'arrivée de Molière à Paris jusqu'à sa mort, ce que M. Bazin appelle si bien l'association tacite du monarque et du poète. *Les Précieuses ridicules* frappent l'hôtel de Rambouillet ; *les Fâcheux*, *l'École des Femmes*, *le Mariage forcé*, continuent à démanteler, si l'on peut le dire, les forteresses de la vieille tradition et à ployer les esprits à cette convenance, à cette décence élégante qui devaient être les caractères de la société nouvelle. Bientôt la troupe de Molière obtient de passer au théâtre du Palais-Royal. À la fin de 1661, du vivant de son père, il prend le titre de valet de chambre du roi, « sans y ajouter celui de tapissier. » Après *l'École des Femmes* il reçoit une pension de mille livres ; en août 1665, sa troupe est nommée TROUPE DU ROI et attachée au service du monarque, avec une subvention de sept mille livres. Enfin Molière devient l'âme de toutes les fêtes données à Versailles, et sa faveur ne peut être un moment ébranlée, ni par les médecins qui soignent le roi, ni par les scolastiques encore estimés, ni par les courtisans du petit lever, ni par les ministres.

La source de ses maux était en lui-même. À ces trois déesses, au milieu desquelles, comme dit encore Chapelle, « il cheminait si péniblement, » il avait trouvé bon de joindre un fléau plus terrible pour un homme sérieux et passionné, — une jeune épouse coquette et adorée. « Son âme ; il le dit

lui-même, était née avec les dernières dispositions à la tendresse. » Cette jeune fille de dix-sept ans, élevée sur ses genoux, coquette indomptable, admirable cantatrice, « un peu maigre, » disent les contemporains, mais remplie de grâces et de talents qui furent le désespoir et l'unique amour de Molière jusqu'à la fin de sa vie, — Armande-Gresinde Béjart, soeur cadette de Madeleine, devint sa femme le 26 février 1662.



Armande Béjart^[8]

Ses ennemis s'écrièrent qu'il épousait sa fille. Il y avait, en effet, vingt-trois ans de différence entre Molière et sa femme. Le roi, pour désarmer la calomnie, tint sur les fonts de baptême le premier enfant de Molière, Louis, né le 28 février 1664. Bientôt le drame que le grand poète avait préparé de ses propres mains suivit son cours nécessaire. La femme du comédien, en butte aux galanteries et aux assiduités de tout ce que la cour avait de brillant, passa pour s'être laissée séduire par celui que ne dédaignaient pas les princesses, le hardi et brillant Lauzun. Jaloux à la fois comme don Garcie et Sganarelle, Molière exigea de sa femme des explications et reçut d'elle l'aveu très équivoque d'une inclination « pure, disait-elle, pour M. de Guiche, » le plus jeune et le plus beau des seigneurs. S'il faut ajouter foi à la chronique, d'ailleurs peu digne de crédit quant à ces annales secrètes du boudoir, on peut joindre le nom de l'abbé de Richelieu à celui des deux héros, l'un le don Juan, l'autre le Lovelace de leur époque. Lié avec Chapelle, qui recevait ses tristes confidences, devenu l'ami du peintre Mignard, du physicien Rohault, de Jean de La Fontaine, de Boileau Despréaux, Molière retrouvait auprès de mademoiselle Debrie, toujours patiente et sympathique, les consolations de cette amitié mêlée de tendresse qui donnent à ce personnage un caractère touchant et singulier. Les liens du mariage étaient rompus ; il ne voyait sa femme qu'au théâtre et allait à Auteuil, dans une solitude champêtre et opulente, pleurer en liberté sa faiblesse et sa douleur, dont les grâces charitables de

mademoiselle Debrie ne pouvaient tarir la source.



Le comte de Guiche^[9] et Armande Béjart ^[10]



Molière et Catherine de Brie^[11]

Au milieu de ces angoisses et parmi les tracas de son métier, s'acquittant avec la plus active exactitude des tâches pénibles et des improvisations nombreuses que le roi lui commandait, il créa *Tartuffe* et le *Misanthrope*.

Il avait reconnu combien est impuissante la prétention de demander à la vie une perfection qu'elle ; refuse aux plus austères et aux plus indulgents : c'est là le *Misanthrope*. Il avait compris combien est facile la séduction de l'apparence et du simulacre, et dangereuse l'habileté qui se pare des dehors d'une perfection souveraine : voilà *Tartuffe*. Faire jouer la première de ces pièces n'était pas difficile ; Molière, qui s'était donné le plaisir de faire entrer à la fois dans son drame Lauzun, M. de Guiche et sa femme, se rendit maître, par cette création, plus estimée à son apparition que populaire, du premier rang parmi les rois de la scène élégante et du drame de salon. Cinq années de diplomatie persévérante furent nécessaires pour que *Tartuffe* prît possession du théâtre. Molière essaya trois actes de la pièce devant le roi, qui eut peur des interprétations que l'on pourrait donner à son consentement. Il lut le manuscrit devant le légat, trop habile pour ne pas faire mine de l'approuver.



Le château du Raincy [12]

Dans des conférences particulières avec le roi, audiences intimes dont personne ne nous a révélé les détails, Molière obtint enfin l'autorisation verbale de jouer *Tartuffe* à Villers-Cotterêts !s, chez Monsieur, puis chez le prince de Condé, au Raincy. Il préparait les voies ; il travaillait, si l'on peut le dire, avec la cape, pour atteindre un résultat éloigné mais certain. En 1667, se prévalant de la parole royale et profitant de l'absence du monarque, qui était en Flandre, il changea le titre de son oeuvre de *Tartuffe*, fit *l'Imposteur*, adoucit quelques passages du dialogue et lui ouvrit hardiment le théâtre. Suspendu par ordre du premier président du parlement, excommunié par l'archevêque de Paris, *Tartuffe* alla chercher protection auprès du roi lui-même, en Flandre, où deux camarades de Molière présentèrent à Louis XIV la requête modeste, mais urgente et presque sévère, de leur directeur. « Le roi avait donné sa parole, nul de ses sujets ne pouvait l'empêcher de la tenir. Il s'agissait d'ailleurs d'une lutte suprême entre les tartuffes qui en voulaient aux plaisirs de Sa Majesté et ceux qui avaient le soin de la divertir » Le roi répondit avec bonté, sans donner une solution définitive, revint à Saint-Germain le 7 septembre 1668, vit Molière, écouta ses sollicitations et ses prières, et ne leva pas encore l'interdit. M. Bazin fait remarquer à ce propos avec beaucoup de justesse que les querelles du jansénisme n'étaient pas terminées, et que la représentation de *Tartuffe* pouvait aigrir et envenimer de nouveau des plaies que Louis XIV avait intérêt à fermer. En effet, le grand athlète de Jansénius, Arnault, fait sa soumission le 4 décembre 1668 ; le bref définitif de réconciliation, daté du 19 janvier 1669, arrive à Paris vers la fin de janvier. Aussitôt Molière, mettant à profit la paix universelle, glisse son *Tartuffe* à l'ombre du bref accordé par Clément IX, et le fait jouer de l'aveu de Louis XIV, le 5 février de la même année. La victoire reste à sa persévérance et à son adresse.



Louis XIV par Le Brun.

Molière avait touché le point culminant de sa gloire. Entre 1664 et 1673, il continua, sans s'élever plus haut que *Tartuffe* et le *Misanthrope*, cette campagne contre les hypocrisies, qui est sa vie elle-même. Dans *l'Amour médecin*, dans *le Médecin malgré lui*, les tartuffes de la formule médicale et de la Faculté ; dans *les Femmes savantes*, les hypocrites d'érudition et de bel esprit ; dans *Georges Dandin*, le *Bourgeois gentilhomme*, *Amphitryon*, *M.de Pourceaugnac*, *la Comtesse d'Escarbagnas*, enfin dans le sublime et hardi *Don Juan*, les hypocrites de l'étiquette, de la formule héréditaire et du rang social substitué au mérite, furent frappés tour à tour. Il alla même, dans *l'Avare*, jusqu'à s'attaquer à l'excès du respect filial et à l'abus de l'autorité paternelle chez l'homme vicieux. Improvisateur incomparable, d'un génie toujours présent, il s'acquittait envers le roi son protecteur par la rapidité de son obéissance et la création de nombreux divertissements, mêlés de musique, de danses et de décorations presque magiques.

Les Fâcheux, *l'Amour médecin*, *Mélicerte*, *M. de Pourceaugnac*, apparurent ainsi, évoqués par le génie de l'artiste. On n'explique la prodigieuse fécondité de ces rapides enfantements mêlés de plusieurs chefs-d'oeuvre que par les ressources dont le roi lui permettait de disposer, l'autorité qui lui était accordée, l'ordre sévère qu'il apportait dans sa vie, enfin la combinaison des qualités les plus rares et des conditions les plus heureuses qui aient pu développer et favoriser le génie de l'artiste.



[\[13\]](#)

Il avançait ainsi, et tout était vaincu, marquis, médecins, précieuses, jansénistes, jésuites, lorsque la plaie originelle de cette âme tendre saigna de nouveau, et acheva en peu de temps une carrière si courte et si remplie. La jeune Armande rentra dans la maison de son mari ; le 15 septembre 1672, Molière devint père d'un enfant qui mourut presque aussitôt. Le régime était abandonné, la vie devint plus dissipée et plus bruyante, la toux plus fréquente et plus âpre. Molière, qui avait raillé sa propre misanthropie comme le type de la fausse sagesse, et ses jalousies effrénées comme l'apanage de Sganarelle et de Georges Dandin, se mit, dans une oeuvre nouvelle, la dernière qu'il ait produite, à railler à la fois médecins et malades : ceux-là comme impuissants, ceux-ci comme crédules. Le monde demi-sceptique et élégant au milieu duquel vivait Molière, la société de Chapelle et de Ninon, trouva la plaisanterie excellente, fournit à l'envi des traits au pauvre Molière, et se réjouit fort de composer à frais communs la cérémonie burlesque du *Malade imaginaire* ; réunis autour d'une table bien servie, les convives de Ninon furent les sacrificateurs et la Faculté de médecine fut la victime.

Enfin *le Malade imaginaire* parut sur la scène. C'était un malade véritable, ou plutôt un mourant, qui se moquait de la mort et de l'impuissance humaine à la prévenir et à la suspendre. La *Danse Macabre* du moyen âge n'a pas d'enseignement plus douloureux que ce bouffon homme de génie et ce philosophe artiste venant en robe de chambre de malade plaisanter à la fois la santé qui s'ignore et la mort qui arrive, l'imprudence niaise de ceux qui prétendent guérir et la stupide fantaisie des imaginations frappées. C'est le comble de l'incertitude et de la débilité humaines dont Molière a fait la satire, et c'est au milieu de cette oeuvre si triste et si grotesque qu'il a expiré, à la quatrième représentation du *Malade imaginaire*^[14], en prononçant le mot *juro* de la célèbre cérémonie^[15]. Dévoué, comme toujours, aux intérêts de sa troupe, il avait résisté aux prières de ceux que l'état de sa santé effrayait et qui ne voulaient pas qu'il se rendît au théâtre. « Non, dit-il ; que deviendraient tous ces pauvres gens ? »

On le reporta chez lui après la représentation, qu'il eut le courage de soutenir jusqu'au bout. Il était épuisé et sentait l'approche de ses derniers moments. Deux prêtres de sa paroisse, qu'il envoya chercher, refusèrent

leur secours. Suffoqué par le sang, et assisté, dit Grimarest, par deux soeurs religieuses, il mourut le 17 février 1673, avant l'arrivée d'un troisième ecclésiastique, plus compatissant et plus chrétien.



Mort de Molière par Pierre Vafflard (1806)



LE MÉDECIN VOLANT

1645

PREMIÈRE REPRÉSENTATION^[16]

Comédie.

Molière

[Retour à la liste des titres](#)

Pour toutes remarques ou suggestions :

editions@arvensa.com

Ou rendez-vous sur :

www.arvensa.com



Molière : Oeuvres complètes

Comédies et Ballets

LE MÉDECIN VOLANT

[Retour à la liste des titres](#)

Table des matières



[Présentation](#)

[Personnages](#)

[Scène I](#)

[Scène II](#)

[Scène III](#)

[Scène IV](#)

[Scène V](#)

[Scène VI](#)

[Scène VII](#)

[Scène VIII](#)

[Scène IX](#)

[Scène X](#)

[Scène XI](#)

[Scène XII](#)

[Scène XIII](#)

[Scène XIV](#)

[Scène XV](#)

[Scène dernière](#)



Présentation

[\[17\]](#) [\[18\]](#)

DE PHILARÈTE CHASLES DANS

Des personnages dont le caractère est convenu, le costume arrêté d'avance, le langage différent, le type invariable, et qui, sur un plan tracé, improvisent un dialogue pittoresque, conforme aux situations, telle est la comédie « all' improviso » que les Italiens ont inventée ; celle que Trivelin, Scaramouche et Mezzetin ont fait applaudir en France. La souplesse physique et la facilité du dialogue prêtent, si ce n'est de la valeur, au moins du charme à cette vive forme de l'art, forme enfantine, la seule qui, au commencement du dix-septième siècle et à la fin du seizième, fût populaire dans le midi de l'Europe.

Poquelin enfant, lorsqu'il allait du collège de Clermont aux Saints Innocents et de la halle au collège, dut admirer souvent la farce italienne, ses tréteaux, ses masques, ses lazzi déjà imités par nos farceurs qui tenaient en plein air leurs assises sur le pont Neuf. Très jeune il essaya d'adapter à nos moeurs, de traduire et d'arranger quelques-uns de ces canevas qui lui plaisaient ; la traduction du *Medico volante* fut un des premiers efforts de ce jeune esprit qui débutait par l'admiration docile.

Je ne doute pas que sa troupe nomade n'ait souvent représenté, pour divertir les provinciaux, cette charge populaire, favorable à l'agilité du jeune acteur, valet et médecin à la fois, et qui, pour s'acquitter de son double personnage, saute d'une fenêtre à l'autre, et de la rue dans la maison. Boursault versifia plus tard ce canevas, qu'il fit jouer en 1661. La pièce de Boursault finit par un vers insolent :

« *Faisons des médecins, ou volants ou volés !* »

La prétendue comédie de *la Casaque*, représentée ensuite à Paris, par la troupe de Molière, le 25 mai 1666, ne doit faire qu'un avec le canevas du *Médecin volant*. Quelques traits du rôle de l'avocat semblent révéler la touche de Molière ; les germes obscurs du *Médecin malgré lui*, de *l'Amour médecin* et des *Fourberies de Scapin* apparaissent confusément dans cette ébauche.



Molière : Oeuvres complètes
Comédies et Ballets
LE MÉDECIN VOLANT
[Retour à la table des matières](#)
[Retour à la liste des titres](#)



Personnages

GORGIBUS, père de Lucile.
LUCILE, fille de Gorgibus.
VALÈRE, amant de Lucile.
Sabine, cousine de Lucile.
SGANARELLE, valet de Valère.
GROS-RENÉ, valet de Gorgibus.
UN AVOCAT.



Scène I

VALÈRE, SABINE

Valère

Eh bien ! Sabine, quel conseil me donnes-tu ?

Sabine

Vraiment, il y a bien des nouvelles. Mon oncle veut résolument que ma cousine épouse Villebrequin, et les affaires sont tellement avancées, que je crois qu'ils eussent été mariés dès aujourd'hui, si vous n'étiez aimé ; mais, comme ma cousine m'a confié le secret de l'amour qu'elle vous porte, et que nous nous sommes vues à l'extrémité par l'avarice de mon vilain oncle, nous nous sommes avisées d'une bonne invention pour différer le mariage. C'est que ma cousine, dès l'heure que je vous parle, contrefait la malade ; et le bon vieillard, qui est assez crédule, m'envoie querir un médecin. Si vous en pouviez envoyer quelqu'un qui fût de vos bons amis, et qui fût de notre intelligence, il conseillera à la malade de prendre l'air à la campagne. Le bonhomme ne manquera pas de faire loger ma cousine à ce pavillon qui est au bout de notre jardin, et, par ce moyen, vous pourriez l'entretenir à l'insu de notre vieillard, l'épouser, et le laisser pester tout son soûl avec Villebrequin.

Valère

Mais le moyen de trouver sitôt un médecin à ma poste, et qui voulût tant hasarder pour mon service ! Je te le dis franchement, je n'en connais pas un.

Sabine

Je songe une chose ; si vous faisiez habiller votre valet en médecin : il n'y a rien de si facile à duper que le bonhomme.

Valère

C'est un lourdaud qui gâtera tout ; mais il faut s'en servir, faute d'autre. Adieu, je le vais chercher. Où diable trouver ce maroufle à présent ? mais le voici tout à propos ;



Scène II

VALÈRE, SGANARELLE

Valère

Ah ! mon pauvre Sganarelle, que j'ai de joie de te voir ! J'ai besoin de toi dans une affaire de conséquence ; mais, comme que je ne sais pas ce que tu sais faire...

Sganarelle

Ce que je sais faire, monsieur ? Employez-moi seulement en vos affaires de conséquence, ou pour quelque chose d'importance : par exemple, envoyez-moi voir quelle heure il est à une horloge, voir combien le beurre vaut au marché, abreuver un cheval, c'est alors que vous connaîtrez ce que je sais faire.

Valère

Ce n'est pas cela ; c'est qu'il faut que tu contrefasses le médecin.

Sganarelle

Moi, médecin, monsieur ! Je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira : mais, pour faire le médecin, je suis assez votre serviteur pour n'en rien faire du tout ; et par quel bout m'y prendre, bon Dieu ? Ma foi ! monsieur, vous vous moquez de moi.

Valère

Si tu veux entreprendre cela, va, je te donnerai dix pistoles.

Sganarelle

Ah ! pour dix pistoles, je ne dis pas que je ne sois médecin ; car, voyez-vous bien, monsieur, je n'ai pas l'esprit tant, tant subtil, pour vous dire la vérité. Mais, quand je serai médecin, où irai-je ?

Valère

Chez le bonhomme Gorgibus, voir sa fille qui est malade ; mais tu es un lourdaud qui, au lieu de bien faire, pourrais bien...

Sganarelle

Eh ! mon Dieu, monsieur, ne soyez point en peine ; je vous réponds que je ferai aussi bien mourir une personne qu'aucun médecin qui soit dans la ville. On dit un proverbe, d'ordinaire : après la mort le médecin ; mais vous verrez que, si je m'en mêle, on dira : après le médecin gare la mort ! Mais, néanmoins, quand je songe, cela est bien difficile de faire le médecin ; et si je ne fais rien qui vaille ?

Valère

Il n'y a rien de si facile en cette rencontre ; Gorgibus est un homme simple, grossier, qui se laissera étourdir de ton discours, pourvu que tu parles d'Hippocrate et de Galien, et que tu sois un peu effronté.

Sganarelle

C'est-à-dire qu'il lui faudra parler philosophie, mathématique. Laissez-moi faire, s'il est un homme facile, comme vous le dites, je vous réponds de tout ; venez seulement me faire avoir un habit de médecin, et m'instruire de ce qu'il me faut faire, et me donner mes licences, qui sont les dix pistoles promises.

Valère et Sganarelle s'en vont.



Scène III

GORGIBUS, GROS-RENÉ

Gorgibus

Allez vite ment chercher un médecin, car ma fille est bien malade, et dépêchez-vous.

Gros-René

Que diable aussi ! pourquoi vouloir donner votre fille à un vieillard ? Croyez-vous que ce ne soit pas le désir qu'elle a d'avoir un jeune homme qui la travaille ? Voyez-vous la connexité qu'il y a, etc. [\[19\]](#)

Gorgibus

Va-t'en vite ; je vois bien que cette maladie-là reculera bien les noces.

Gros-René

Et c'est ce qui me fait enrager ; je croyais refaire mon ventre d'une bonne carrelure [\[20\]](#), et m'en voilà sevré. Je m'en vais chercher un médecin pour moi, aussi bien que pour votre fille ; je suis désespéré.

Il sort.



Scène IV

SABINE, GORGIBUS, SGANARELLE

Sabine

Je vous trouve à propos, mon oncle, pour vous apprendre une bonne nouvelle. Je vous amène le plus habile médecin du monde, un homme qui vient des pays étrangers, qui sait les plus beaux secrets, et qui sans doute guérira ma cousine. On me l'a indiqué par bonheur, et je vous l'amène. Il est si savant, que je voudrais de bon coeur être malade, afin qu'il me guérît.

Gorgibus

Où est-il donc ?

Sabine

Le voilà qui me suit ; tenez, le voilà.

Gorgibus

Très-humble serviteur à monsieur le médecin. Je vous envoie querir pour voir ma fille qui est malade ; je mets toute mon espérance en vous.

Sganarelle

Hippocrate dit, et Galien, par vives raisons, persuade qu'une personne ne se porte pas bien quand elle est malade. Vous avez raison de mettre votre espérance en moi ; car je suis le plus grand, le plus habile, le plus docte médecin qui soit dans la Faculté végétale, sensitive et minérale.

Gorgibus

J'en suis fort ravi.

Sganarelle

Ne vous imaginez pas que je sois un médecin ordinaire, un médecin du commun. Tous les autres médecins ne sont, à mon égard, que des avortons de médecins. J'ai des talents particuliers, j'ai des secrets. Salamalec, salamalec. Rodrigue, as-tu du coeur ?^[21] *signor, si ; signor, no. Per omnia saecula saeculorum.* Mais encore voyons un peu.

Sabine

Eh ! ce n'est pas lui qui est malade, c'est sa fille.

Sganarelle

Il n'importe : le sang du père et de la fille ne sont qu'une même chose ; et par l'altération de celui du père, je puis connaître la maladie de la fille. Monsieur Gorgibus, y aurait-il moyen de voir de l'urine de l'égotante ?

Gorgibus

Oui-da ; Sabine, vite allez querir de l'urine de ma fille.

Sabine sort.

Monsieur le médecin, j'ai grand'peur qu'elle ne meure.

Sganarelle

Ah ! qu'elle s'en garde bien ! il ne faut pas qu'elle s'amuse à se laisser mourir sans l'ordonnance de la médecine.

Sabine rentre.^[22]

Voilà de l'urine qui marque grande chaleur, grande inflammation dans les intestins ; elle n'est pas tant mauvaise pourtant.

Gorgibus

Eh quoi ! monsieur, vous l'avalez ?

Sganarelle

Ne vous étonnez pas de cela : les médecins, d'ordinaire, se contentent de la regarder ; mais moi, qui suis un médecin hors du commun, je l'avale, parce qu'avec le goût je discerne bien mieux la cause et les suites de la maladie ;

mais, à vous dire la vérité, il y en avait trop peu pour asseoir un bon jugement : qu'on la fasse encore pisser.

Sabine, *sort et revient.*

J'ai bien eu de la peine à la faire pisser.

Sganarelle

Que cela ? voilà bien de quoi ! Faites-la pisser copieusement, copieusement. Si tous les malades pissent de la sorte, je veux être médecin toute ma vie.

Sabine

Voilà tout ce qu'on peut avoir ; elle ne peut pas pisser davantage.

Sganarelle

Quoi ? Monsieur Gorgibus, votre fille ne pisse que des gouttes ? voilà une pauvre pisseuse que votre fille ; je vois bien qu'il faudra que je lui ordonne une potion pissatrice. N'y aurait-il pas moyen de voir la malade ?

Sabine

Elle est levée ; si vous voulez, je la ferai venir.



Scène V

LUCILE, SABINE, GORGIBUS, SGANARELLE

Sganarelle

Eh bien ! mademoiselle, vous êtes malade ?

Lucile

Oui, monsieur.

Sganarelle

Tant pis ! c'est une marque que vous ne vous portez pas bien. Sentez-vous de grandes douleurs à la tête, aux reins ?

Lucile

Oui, monsieur.

Sganarelle

C'est fort bien fait. Oui, ce grand médecin, au chapitre qu'il a fait de la nature des animaux, dit... cent belles choses ; et comme les humeurs qui ont de la connexité ont beaucoup de rapport ; car, par exemple, comme la mélancolie est ennemie de la joie, et que la bile qui se répand par le corps nous fait devenir jaunes, et qu'il n'est rien plus contraire à la santé que la maladie, nous pouvons dire, avec ce grand homme, que votre fille est fort malade. Il faut que je vous fasse une ordonnance.

Gorgibus

Vite une table, du papier, de l'encre.

Sganarelle

Y a-t-il quelqu'un qui sache écrire ?

Gorgibus

Est-ce que vous ne le savez point ?

Sganarelle

Ah ! je ne m'en souvenais pas ; j'ai tant d'affaires dans la tête, que j'oublie la moitié... Je crois qu'il serait nécessaire que votre fille prît un peu l'air, qu'elle se divertît à la campagne.

Gorgibus

Nous avons un fort beau jardin, et quelques chambres qui y répondent ; si vous le trouvez à propos, je l'y ferai loger.

Sganarelle

Allons visiter les lieux.

Ils sortent tous.



Molière : Oeuvres complètes

Comédies et Ballets

LE MÉDECIN VOLANT

[Retour à la table des matières](#)

[Retour à la liste des titres](#)



Scène VI

L'AVOCAT

L'Avocat, seul

J'ai ouï dire que la fille de monsieur Gorgibus était malade ; il faut que je m'informe de sa santé, et que je lui offre mes services comme ami de toute sa famille. Holà, holà ! monsieur Gorgibus y est-il ?



Molière : Oeuvres complètes

Comédies et Ballets

LE MÉDECIN VOLANT

[Retour à la table des matières](#)

[Retour à la liste des titres](#)



Scène VII

GORGIBUS, L'AVOCAT

L'Avocat

Ayant appris la maladie de mademoiselle votre fille, je vous suis venu témoigner la part que j'y prends, et vous faire offre de tout ce qui dépend de moi.

Gorgibus

J'étais là-dedans avec le plus savant homme.

L'Avocat

N'y aurait-il pas moyen de l'entretenir un moment ?



Scène VIII

GORGIBUS, L'AVOCAT, SGANARELLE

Gorgibus

Monsieur, voilà un fort habile homme de mes amis, qui souhaiterait de vous parler et vous entretenir.

Sganarelle

Je n'ai pas le loisir, monsieur Gorgibus : il faut aller à mes malades. Je ne prendrai pas la droite avec vous, monsieur.

L'Avocat

Monsieur, après ce que m'a dit monsieur Gorgibus de votre mérite et de votre savoir, j'ai eu la plus grande passion du monde d'avoir l'honneur de votre connaissance, et j'ai pris la liberté de vous saluer à ce dessein : je crois que vous ne le trouverez pas mauvais. Il faut avouer que tous ceux qui excellent en quelque science sont dignes de grande louange, et particulièrement ceux qui font profession de la médecine, tant à cause de son utilité, que parce qu'elle contient en elle plusieurs autres sciences, ce qui rend sa parfaite connaissance fort difficile ; et c'est fort à propos qu'Hippocrate dit dans son premier aphorisme : *Vita brevis, ars vero longa, occasio autem praeceps, experimentum periculosum, judicium difficile.*

Sganarelle, à Gorgibus.

Ficile tantina pota baril cambustibus.

L'Avocat

Vous n'êtes pas de ces médecins qui ne vous appliquent qu'à la médecine

qu'on appelle rationnelle ou dogmatique, et je crois que vous l'exercez tous les jours avec beaucoup de succès : *experientia magistra rerum*. Les premiers hommes qui firent profession de la médecine furent tellement estimés d'avoir cette belle science, qu'on les mit au nombre des Dieux pour les belles cures qu'ils faisaient tous les jours. Ce n'est pas qu'on doive mépriser un médecin qui n'aurait pas rendu la santé à son malade, parce qu'elle ne dépend pas absolument de ses remèdes, ni de son savoir : *interdum docta plus valet arte malum*. Monsieur, j'ai peur de vous être importun : je prends congé de vous, dans l'espérance que j'ai qu'à la première vue j'aurai l'honneur de converser avec vous avec plus de loisir. Vos heures vous sont précieuses, etc.

L'Avocat sort.

Gorgibus

Que vous semble de cet homme-là ?

Sganarelle

Il sait quelque petite chose. S'il fût demeuré tant soit peu davantage, je l'allais mettre sur une matière sublime et relevée. Cependant, je prends congé de vous.

Gorgibus lui donne de l'argent.

Eh ! que voulez-vous faire ?

Gorgibus

Je sais bien ce que je vous dois.

Sganarelle

Vous moquez-vous, monsieur Gorgibus ? Je n'en prendrai pas, je ne suis pas un homme mercenaire.

Il prend l'argent.

Votre très-humble serviteur.

Sganarelle sort et Gorgibus rentre dans sa maison.



Molière : Oeuvres complètes

Comédies et Ballets

LE MÉDECIN VOLANT

[Retour à la table des matières](#)

[Retour à la liste des titres](#)



Scène IX

VALÈRE

Valère, seul.

Je ne sais ce qu'aura fait Sganarelle : je n'ai point eu de ses nouvelles, et je suis fort en peine où je le pourrais rencontrer.

Sganarelle revient en habit de valet.

Mais bon, le voici. Eh bien ! Sganarelle, qu'as-tu fait depuis que je ne t'ai pas vu ?



Molière : Oeuvres complètes

Comédies et Ballets

LE MÉDECIN VOLANT

[Retour à la table des matières](#)

[Retour à la liste des titres](#)

Scène X

SGANARELLE, VALÈRE

Sganarelle

Merveille sur merveille : j'ai si bien fait, que Gorgibus me prend pour un habile médecin. Je me suis introduit chez lui ; je lui ai conseillé de faire prendre l'air à sa fille, laquelle est à présent dans un appartement qui est au bout de leur jardin, tellement qu'elle est fort éloignée du vieillard, et que vous pourrez l'aller voir commodément.

Valère

Ah ! que tu me donnes de joie ! Sans perdre de temps, je la vais trouver de ce pas.

Il sort.

Sganarelle

Il faut avouer que ce bon homme de Gorgibus est un vrai lourdaud de se laisser tromper de la sorte.

Apercevant Gorgibus

Ah ! ma foi, tout est perdu : c'est à ce coup que voilà la médecine renversée ; mais il faut que je le trompe.



Molière : Oeuvres complètes

Comédies et Ballets

LE MÉDECIN VOLANT

[Retour à la table des matières](#)

[Retour à la liste des titres](#)



Scène XI

SGANARELLE, GORGIBUS

Gorgibus

Bonjour, monsieur.

Sganarelle

Monsieur, votre serviteur ; vous voyez un pauvre garçon au désespoir : ne connaissez-vous pas un médecin qui est arrivé depuis peu en cette ville, qui fait des cures admirables ?

Gorgibus

Oui, je le connais ; il vient de sortir de chez moi.

Sganarelle

Je suis son frère, monsieur ; nous sommes jumeaux ; et, comme nous nous ressemblons fort, on nous prend quelquefois l'un pour l'autre.

Gorgibus

Je me donne au diable si je n'y ai été trompé. Et comme vous nommez-vous ?

Sganarelle

Narcisse, Monsieur, pour vous rendre service. Il faut que vous sachiez qu'étant dans son cabinet j'ai répandu deux fioles d'essence qui étaient sur le bord de sa table ; aussitôt il s'est mis dans une colère si étrange contre moi, qu'il m'a mis hors du logis ; il ne me veut plus jamais voir, tellement que je suis un pauvre garçon à présent, sans appui, sans support, sans

aucune connaissance.

Gorgibus

Allez, je ferai votre paix ; je suis de ses amis, et je vous promets de vous remettre avec lui ; je lui parlerai d'abord que je le verrai.

Sganarelle

Je vous serai bien obligé, monsieur Gorgibus.

Sganarelle sort et rentre aussitôt avec sa robe de médecin.



Scène XII

SGANARELLE, GORGIBUS

Sganarelle

Il faut avouer que, quand les malades ne veulent pas suivre l'avis du médecin, et qu'ils s'abandonnent à la débauche...

Gorgibus

Monsieur le médecin, très humble serviteur. Je vous demande une grâce.

Sganarelle

Qu'y a-t-il, monsieur ? est-il question de vous rendre service ?

Gorgibus

Monsieur, je viens de rencontrer monsieur votre frère qui est tout à fait fâché de...

Sganarelle

C'est un coquin, monsieur Gorgibus.

Gorgibus

Je vous réponds qu'il est tellement contrit de vous avoir mis en colère...

Sganarelle

C'est un ivrogne, monsieur Gorgibus.

Gorgibus

Eh ! monsieur, voulez-vous désespérer ce pauvre garçon ?

Sganarelle

Qu'on ne m'en parle plus ; mais voyez l'impudence de ce coquin-là, de vous aller trouver pour faire son accord ; je vous prie de ne m'en pas parler.

Gorgibus

Au nom de Dieu, monsieur le médecin, faites cela pour l'amour de moi. Si je suis capable de vous obliger en autre chose, je le ferai de bon coeur. Je m'y suis engagé, et...

Sganarelle

Vous m'en priez avec tant d'instance... Quoique j'eusse fait serment de ne lui pardonner jamais : allez, touchez là, je lui pardonne. Je vous assure que je me fais grande violence, et qu'il faut que j'aie bien de la complaisance pour vous. Adieu, monsieur Gorgibus.

Gorgibus rentre dans sa maison et Sganarelle s'en va.



Scène XIII

VALÈRE, SGANARELLE

Valère

Il faut que j'avoue que je n'eusse jamais cru que Sganarelle se fût si bien acquitté de son devoir.

Sganarelle rentre avec ses habits de valet.

Ah ! mon pauvre garçon, que je t'ai d'obligation ! que j'ai de joie ! et que...

Sganarelle

Ma foi, vous parlez fort à votre aise. Gorgibus m'a rencontré ; et sans une invention que j'ai trouvée, toute la mèche était découverte.

Apercevant Gorgibus

Mais fuyez-vous-en [\[23\]](#), le voici.



Scène XIV

GORGIBUS, SGANARELLE

Gorgibus

Je vous cherchais partout pour vous dire que j'ai parlé à votre frère : il m'a assuré qu'il vous pardonnait ; mais, pour en être plus assuré, je veux qu'il vous embrasse en ma présence ; entrez dans mon logis, et je l'irai chercher.

Sganarelle

Eh ! monsieur Gorgibus, je ne crois pas que vous le trouviez à présent ; et puis je ne resterai pas chez vous : je crains trop sa colère.

Gorgibus

Ah ! vous y demeurerez, car je vous enfermerai. Je m'en vais à présent chercher votre frère ; ne craignez rien, je vous réponds qu'il n'est plus fâché.

Gorgibus sort.

Sganarelle, de la fenêtre.

Ma foi, me voilà attrapé ce coup là ; il n'y a plus moyen de m'en échapper. Le nuage est fort épais, et j'ai bien peur que, s'il vient à crever, il ne grêle sur mon dos force coups de bâton, ou que par quelque ordonnance plus forte que toutes celles des médecins, on ne m'applique tout au moins un cautère royal^[24] sur les épaules. Mes affaires vont mal : mais pourquoi se désespérer ? puisque j'ai tant fait, poussons la fourbe jusqu'au bout. Oui, oui, il en faut encore sortir, et faire voir que Sganarelle est le roi des fourbes.

Sganarelle saute par la fenêtre et s'en va.



Scène XV

GROS-RENÉ, GORGIBUS, SGANARELLE

Gros-René

Ah ! ma foi, voilà qui est drôle ! comme diable on saute ici par les fenêtres ! Il faut que je demeure ici, et que je voie à quoi tout cela aboutira.

Gorgibus

Je ne saurais trouver ce médecin ; je ne sais où diable il s'est caché.

Apercevant Sganarelle qui revient en habit de médecin.

Mais le voici. Monsieur, ce n'est pas assez d'avoir pardonné à votre frère ; je vous prie, pour ma satisfaction, de l'embrasser : il est chez moi, et je vous cherchais partout pour vous prier de faire cet accord en ma présence.

Sganarelle

Vous vous moquez, monsieur Gorgibus ; n'est-ce pas assez que je lui pardonne ? je ne le veux jamais voir.

Gorgibus

Mais, monsieur, pour l'amour de moi.

Sganarelle

Je ne vous saurais rien refuser : dites-lui qu'il descende.

Pendant que Gorgibus rentre dans sa maison par la porte, Sganarelle y rentre par la fenêtre.

Gorgibus, à la fenêtre.

Voilà votre frère qui vous attend là-bas : il m'a promis qu'il fera tout ce que vous voudrez.

Sganarelle, à la fenêtre.

Monsieur Gorgibus, je vous prie de le faire venir ici ; je vous conjure que ce soit en particulier que je lui demande pardon, parce que sans doute il me ferait cent hontes, cent opprobres devant tout le monde.

Gorgibus sort de sa maison par la porte, et Sganarelle par la fenêtre.

Gorgibus

Oui-dà, je m'en vais lui dire... Monsieur, il dit qu'il est honteux, et qu'il vous prie d'entrer, afin qu'il vous demande pardon en particulier. Voilà la clef, vous pouvez entrer ; je vous supplie de ne me pas refuser, et de me donner ce contentement.

Sganarelle

Il n'y a rien que je ne fasse pour votre satisfaction : vous allez entendre de quelle manière je le vais traiter.

À la fenêtre.

Ah ! te voilà, coquin. — Monsieur mon frère, je vous demande pardon, je vous promets qu'il n'y a pas de ma faute. — Pilier de débauche, coquin, va, je t'apprendrai à venir avoir la hardiesse d'importuner monsieur Gorgibus, de lui rompre la tête de tes sottises ! — Monsieur mon frère... — Tais-toi, te dis-je. — Je ne vous désoblig... — Tais-toi, coquin.

Gros-René

Qui diable pensez-vous qui soit chez vous à présent ?

Gorgibus

C'est le médecin et Narcisse son frère ; ils avaient quelque différend, et ils font leur accord.

Gros-René

Le diable emporte ! ils ne sont qu'un.

Sganarelle, à la fenêtre.

Ivrogne que tu es, je t'apprendrai à vivre. Comme il baisse la vue ! il voit bien qu'il a failli, le pandard. Ah ! l'hypocrite, comme il fait le bon apôtre !

Gros-René

Monsieur, dites-lui un peu par plaisir qu'il fasse mettre son frère à la fenêtre.

Gorgibus

Oui-dà... Monsieur le médecin, je vous prie de faire paraître votre frère à la fenêtre.

Sganarelle, de la fenêtre.

Il est indigne de la vue des gens d'honneur, et puis je ne le saurais souffrir auprès de moi.

Gorgibus

Monsieur, ne me refusez pas cette grâce, après toutes celles que vous m'avez faites.

Sganarelle, de la fenêtre.

En vérité, monsieur Gorgibus, vous avez un tel pouvoir sur moi, que je ne vous puis rien refuser. Montre-toi, coquin.

Après avoir disparu un moment, il se remontre en habit de valet.

— Monsieur Gorgibus, je suis votre obligé.

Il disparaît encore, et reparaît aussitôt en robe de médecin [\[25\]](#).

Eh bien ! avez-vous vu cette image de la débauche ?

Gros-René

Ma foi, ils ne sont qu'un ; et, pour vous le prouver, dites-lui un peu que vous les voulez voir ensemble.

Gorgibus

Mais faites-moi la grâce de le faire paraître avec vous, et de l'embrasser devant moi à la fenêtre.

Sganarelle, de la fenêtre.

C'est une chose que je refuserais à tout autre qu'à vous ; mais, pour vous

montrer que je veux tout faire pour l'amour de vous, je m'y résous, quoique avec peine, et veux auparavant qu'il vous demande pardon de toutes les peines qu'il vous a données. — Oui, monsieur Gorgibus, je vous demande pardon de vous avoir tant importuné, et vous promets, mon frère, en présence de monsieur Gorgibus que voilà, de faire si bien désormais, que vous n'aurez plus lieu de vous plaindre, vous priant de ne plus songer à ce qui s'est passé.

Il embrasse son chapeau et sa fraise, qu'il a mis au bout de son coude.

Gorgibus

Eh bien ! ne les voilà pas tous deux ?

Gros-René

Ah ! par ma foi, il est sorcier.

Sganarelle, sortant de la maison, en médecin

Monsieur, voilà la clef de votre maison que je vous rends ; je n'ai pas voulu que ce coquin soit descendu avec moi, parce qu'il me fait honte ; je ne voudrais pas qu'on le vît en ma compagnie, dans la ville où je suis en quelque réputation. Vous irez le faire sortir quand bon vous semblera. Je vous donne le bonjour, et suis votre serviteur, etc.

Il feint de s'en aller, et, après avoir mis bas sa robe, rentre dans la maison par la fenêtre.

Gorgibus

Il faut que j'aïlle délivrer ce pauvre garçon ; en vérité, s'il lui a pardonné, ce n'a pas été sans le bien maltraiter.

Il entre dans sa maison, et en sort avec Sganarelle en habit de valet.

Sganarelle

Monsieur, je vous remercie de la peine que vous avez prise, et de la bonté que vous avez eue, je vous en serai obligé toute ma vie.

Gros-René

Où pensez-vous que soit à présent le médecin ?

Gorgibus

Il s'en est allé.

Gros-René, *qui a ramassé la robe de Sganarelle.*

Je le tiens sous mon bras. Voilà le coquin qui faisait le médecin, et qui vous trompe. Cependant qu'il vous trompe et joue la farce chez vous, Valère et votre fille sont ensemble, qui s'en vont à tous les diables.

Gorgibus

Oh ! que je suis malheureux ! mais tu seras pendu, fourbe, coquin !

Sganarelle

Monsieur, qu'allez-vous faire de me pendre ? Écoutez un mot, s'il vous plaît ; il est vrai que c'est par mon invention que mon maître est avec votre fille ; mais, en le servant, je ne vous ai point désobligé : c'est un parti sortable pour elle, tant pour la naissance que pour les biens. Croyez-moi, ne faites point un vacarme qui tournerait à votre confusion, et envoyez à tous les diables ce coquin-là avec Villebrequin. Mais voici nos amants.



Molière : Oeuvres complètes

Comédies et Ballets

LE MÉDECIN VOLANT

[Retour à la table des matières](#)

[Retour à la liste des titres](#)



Scène dernière

VALÈRE, LUCILE, GORGIBUS, SGANARELLE

Valère

Nous nous jetons à vos pieds.

Gorgibus

Je vous pardonne, et suis heureusement trompé par Sganarelle, ayant un si brave gendre. Allons tous faire noces, et boire à la santé de toute la compagnie.

FIN



LES FÂCHEUX

1661

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie-ballet.

Molière

[Retour à la liste des titres](#)

Pour toutes remarques ou suggestions :

editions@arvensa.com

Ou rendez-vous sur :

www.arvensa.com



Molière : Oeuvres complètes

Comédies et Ballets

LES FÂCHEUX

[Retour à la liste des titres](#)

Table des matières



[Présentation](#)

[Prologue](#)

[Personnages](#)

[Acte I](#)

[Scène première](#)

[Scène II](#)

[Scène III](#)

[Scène IV](#)

[Scène V](#)

[Scène VI](#)

[Scène VII](#)

[Scène VIII](#)

[Scène IX](#)

[Scène X](#)

[Scène XI](#)

[Ballet du premier acte](#)

[Acte II](#)

[Scène première](#)

[Scène II](#)

[Scène III](#)

[Scène IV](#)

[Scène V](#)

[Scène VI](#)

[Scène VII](#)

[Ballet du deuxième acte](#)

[Acte III](#)

[Scène première.](#)

[Scène II](#)

[Scène III](#)

[Scène IV](#)

[Scène V](#)

[Scène VI](#)

[Scène VII](#)

[Ballet du troisième acte](#)



MOLIÈRE : ŒUVRES COMPLÈTES ET ANNEXES
45 titres (Annotés et illustrés)

Acheter l'intégralité du livre :



Table des matières

ARVENSA ÉDITIONS	2
NOTES DE L'ÉDITEUR	3
LISTE DES TITRES	4
AVERTISSEMENT	9
INTRODUCTION	10
LE MÉDECIN VOLANT	25
Table des matières	27
Présentation	28
Personnages	30
Scène I	31
Scène II	33
Scène III	35
Scène IV	36
Scène V	39
Scène VI	41
Scène VII	42
Scène VIII	43
Scène IX	45
Scène X	46
Scène XI	47
Scène XII	49
Scène XIII	51
Scène XIV	52
Scène XV	53
Scène dernière	58
LES FÂCHEUX	59
Table des matières	61